

auraient eue d'un certain tableau du Sacré-Cœur qui leur aurait paru animé et les menaçant des yeux. En outre on dit avoir vu le diable s'attaquer à l'Enfant-Jésus et pour se défaire de ces visions effrayantes, ils auraient mis le feu à l'église. Je suis convaincu que l'imagination est pour beaucoup, sinon pour tout, dans toutes ces visions et apparitions, bien que ces croix que les gens du lac En Long disent avoir vues, ne pourraient guère, il me semble, être attribuées à la même cause, puisque les sauvages de là ignoraient, assurèrent-ils, ce qui s'était passé. Tout cela prouve au moins la haute estime et l'espèce de vénération que les chrétiens avaient pour leurs missionnaires, et les remords qu'éprouvaient les misérables qui les avaient mis à mort.

Le 6 août, après la sainte messe, nous laissâmes le Rév. P. Rémas avec les Cris et le R. P. Legoff et moi nous nous rendîmes au lac la Grenouille. Notre première visite fut, bien entendu, au cimetière ; tous les deux nous priâmes et pleurâmes sur les tombes de nos frères. Le vieux père du misérable sauvage qui a donné le coup de mort au cher Père Fafard, était venu du lac d'Oignon en même temps que nous. Bien qu'il n'eût point été témoin du massacre, il savait où les victimes étaient tombées, les ayant vues plusieurs fois. Il nous conduisit d'abord à la place où le P. Fafard avait été frappé à côté de Delaney ; il se coucha lui-même dans la position du cadavre de notre frère et s'unit à nous pour prier.

Quelques centaines de pas plus loin, il nous montra où était tombé le cher P. Marchand et se coucha aussi à la place où était son corps.

Ces deux places, comme tout le terrain, du reste, étaient recouvertes de grandes herbes en fleurs, mais la place même où nos pauvres frères avaient versé leur sang était absolument nue, on n'y découvrait pas le plus petit brin d'herbe.

Après avoir fait là différentes prières et marqué les places où ces dignes missionnaires étaient tombés, nous retournâmes au cimetière. Deux ou trois familles qui avaient eu connaissance de notre arrivée nous y attendaient et deux Montagnais, se trouvant là de passage, se joignirent à nous. Ayant revêtu les ornements pontificaux, nous chantâmes un *libera* sur les tombes ; puis, afin que les fidèles pussent s'unir à nous, nous récitâmes ensemble le chapelet. Pendant le chant du *libera*, me tenant sur mes gardes, je pus chanter tout le temps ; il n'en fut pas ainsi au chapelet ; l'émotion me gagna tellement que je dus le faire réciter par mon compagnon.

Quand nos prières furent terminées, j'engageai les assistants à revenir le lendemain pour les messes et nous allâmes ensuite visiter les ruines que nous n'avions pas encore vues. Quelle désolation ! Cet établissement si propre, si achevé, si complet en tout, grâce en partie à votre charité, cher Monsieur